

souffle ; ce sont de bonnes petits gens ! Tout huissier que je suis, et obligé par état de m'endurcir le cœur, je me trouve tout retourné quand je porte du papier timbré dans cette maison...

— Il y a longtemps qu'ils sont dans la gêne ?

— Depuis plus d'un an !

— Et j'ai mangé un poulet chez eux, il y a huit jours.

— Le dernier, sans doute... Ah ! dame, Jeanne-Marie a autant de bonté que d'orgueil... Tout huissier que je suis, quand je fais une apparition chez eux, quoique ce soit à leur dol, ils ne m'en offrent pas moins un verre de cidre et une tranche de lard... Après tout, ce n'est pas ma faute...

— Sans doute ! sans doute ! répondit Claude troublé.

— Après la disette, la grêle et la maladie des pommes de terre, de l'an dernier, ils empruntèrent cent écus à Mathias... à huit, payables en un billet... l'échéance est arrivée avant qu'ils eussent de l'argent... elle était à trois mois... Mathias a renouvelé l'effet... à seize... mais le terme échu, il a refusé tout arrangement... ; de là tout ce qui suit le défaut de paiement... demain matin je les exécute.

— On ne m'a rien dit ! rien dit ! répétait Claude.

— Auriez-vous payé ? demanda l'huissier.

— Non !

— Alors à quoi aurait servi leur prière...

— Dans des cas semblables, pourtant, c'est aux parents, aux amis, qu'on s'adresse...

— Quand on espère quelque chose, mais de vous...

— Alors, ils me croient un méchant cœur ?

— Non.

— Ils me détestent... ?

— Vous vantiez il y a un instant l'accueil qu'ils vous ont fait lors de votre dernière visite.

— Ils me croient tout au moins incapable de rendre un service ?

— Leur avez-vous offert les vôtres ?

— Dieu m'en garde !

— De quoi vous plaignez-vous ?

— Ils m'humilient...

— Parce qu'ils ne vous tendent pas la main ?

— On est toujours bien aise d'être prié...

— Ah ! je comprends, cela flatte l'amour-propre...

Seulement, si être prié chatouille agréablement l'orgueil du riche, être refusé blesse l'âme du pauvre... de sorte que, dans ces cas-là, monsieur Claude, c'est à celui qui possède de l'or dans sa ceinture de dire au malheureux qu'on va chasser de chez lui : — Il y a comme ça dans les grandes villes des banquiers qui décampent et des notaires qui nous ruinent... Je mets des fonds à la caisse d'épargne de ton honneur... tu me rembourseras quand tu pourras... au surplus je suis le parrain de l'un de tes petits, et le curé m'a dit à l'église que ça m'obligeait à quelque chose ; le père de mon fils ne verra donc pas sa ruine consommée, tandis que ce richard de Claude...

— Monsieur Guillot ! s'écria le marchand de bœufs.

L'huissier reprit sans avoir égard à l'interruption.

— Tandis que ce richard de Claude emplit tous les bas de laine de feu sa femme de beaux louis neufs...

— Je ne suis pas riche, monsieur Guillot.

— Il suffit que vous soyez à votre aise...

— Vous dites donc trois cents francs...

— Plus les frais...

— C'est lourd ! bien lourd ! dit le marchand de bœufs...

Si encore je faisais un marché magnifique pour nos trois paires de bœufs ; mais Pierre est un malin qui prend les intérêts de ses maîtres ; il n'y a point de pourboire à lui donner, ni de remise à lui offrir... Vous avez un propriétaire dans le voisinage de Redon, si vous pouvez...

Claude s'interrompit, il venait d'apercevoir Lazare.

Le marchand de bœufs se frotta les mains.

— Parions, dit-il, qu'il vient à la foire pour me demander de l'argent... Je connais les hommes, voyez-vous... Il a tardé le plus possible, afin de réuser sûrement... Jeanne-Marie est fine, elle s'est dit que je me laisserais attendre en voyant mettre leurs meubles à l'enchère et vendre leur maison par autorité de justice...

— Mais tout à l'heure vous sembliez bien disposé en leur faveur, dit Guillot.

— Tout à l'heure, vous m'aviez un peu ému, en me persuadant qu'ils mourraient plutôt de faim que de me demander quelque chose... Si d'un côté cette fierté me déplaît dans les pauvres, elle me touchait d'un autre, en me laissant croire que l'on m'aimait un peu pour moi...

— Les faits prouvent mieux la vérité que les paroles, monsieur Claude ; Lazare est venu à la foire, oui, mais voyez, il y a amené ses bœufs et son cheval.

— Tonnerre ! s'écria le marchand de bœufs, si je savais...

— Vous jugez que, s'ils vendent leurs bêtes, ils ne pourront plus cultiver leur champs... de quelque manière qu'ils se retournent, je les crois perdus... Ah ! voilà Mauduit qui regarde la Grise, une bonne bête, franche d'allure, et douce à la main... Lazare paraît bien triste... Mauduit marchande... Lazare va céder...

— Halte-là ! dit Claude, restez une minute ici, monsieur Guillot, il faut que je m'occupe un peu de ce guillard-là... Il me voit... il me salue... mais par ma foi ! il faudra que j'aille au-devant de lui, sous peine de ne pouvoir lui rendre service...

Claude avait raison.

Sorti le matin avec la volonté de suivre les instructions de Jeanne-Marie et d'essayer d'emprunter au parrain de son fils la somme dont il avait un si pressant besoin, il avait senti tout son courage l'abandonner quand il s'était trouvé au milieu du bruit, de la foule, du houlala de la foire. Les appels des marchands, les beuglements des vaches entassées, les longs mugissements des taureaux effrayés, les courses des chevaux dont on essayait la marche, les rires bruyants, les chansons des gens ivres, tout cela jeta son âme dans un découragement immense. Sa langue se paralysa, son esprit s'engourdit ; il aperçut Claude dans la foule, et se sentit incapable de lui adresser la moindre prière. Sa famille devait être sauvée, pourtant ! La Blonde et la Gare pouvaient pour quelques semaines conjurer sa ruine. Il résolut de les vendre, en dépit des conseils de Jeanne-Marie et de la présence du marchand de bœufs.

En quittant le greffier, Claude s'achemina lentement vers le père de Vincent. Il le regarda d'un air soupçonneux encore ; mais enfin il lui tendit la main ; et ne put s'empêcher de la serrer.

(A continuer.)